

«blanContact» au «Mierscher Kulturhaus»

Le regard ouvre la porte de tous les possibles

Rencontre entre artistes et danseurs avec et sans handicap



Des jeux de mouvements pour faire tomber les barrières des a priori.

(PHOTO: MIERSCHER KULTURHAUS)

PAR MIREILLE PETITGENÉT

Après deux créations en 2009 et 2011, le projet artistique «blanContact» revient sur le devant de la scène du «Mierscher Kulturhaus» avec «... Et le jour prend forme sous mon regard». Une œuvre chorégraphique d'Annick Pütz et de Thierry Raymond, sur des textes de Nico Helming, où artistes professionnels et danseurs amateurs avec et sans handicap se rencontrent.

A travers des jeux de mouvements et de regards, des liens se tissent avec l'autre mais aussi avec soi-même, en toute simplicité, fragilité, force et légèreté. «... Et le jour prend forme sous mon regard» est un travail sur la présence de chacun et sur la relation à l'autre. C'est par le regard que nous existons, c'est lui qui nous tient à distance ou au contraire nous rapproche.

Dans cette œuvre, le regard prend différentes couleurs, il devient tendresse, curiosité, solitude, joie, malice, ou encore colère... Par l'échange et la rencontre, il parvient à faire tomber les barrières des a priori et à ouvrir la porte des possibles. Au total, ce sont vingt artistes: danseurs, musiciens, auteur et chanteuse comédienne qui se partagent la scène sous forme de solos, duos, trios et d'ensemble.

Alors que dans un premier temps, les regards s'ignorent, se cherchent, se toisent, ces derniers finissent par se trouver et se rapprocher aux sons du hautbois, de l'accordéon, et du violon.

Les corps se frôlent, se touchent, se repoussent et s'enlacent

au travers d'un slow, d'un chant, ou encore d'un pas de trois. «... Et le jour prend forme sous mon regard» bouscule avec douceur et élégance les disciplines de la danse, de la musique et de l'écriture sur un même terrain de jeu.

Comme si c'était la première fois

Avec cette pièce, chaque individu est amené à s'interroger sur sa présence à soi, à l'autre, au monde et à ressentir les choses comme si c'était la première fois.

Il s'agit de vivre l'existence du moment, de rencontrer la différence mais aussi d'en jouer. Par le biais d'un tango et du silence des regards, deux corps qui se font face échangent leur place en prenant le fauteuil de l'un, la chaise roulante de l'autre.

En jouant à inverser les rôles avec beaucoup de tendresse et de simplicité, le handicap disparaît pour laisser place à une suite de moments vécus. Un jeu que l'on retrouve non sans esprit lorsque le symbole même du handicap, la chaise roulante, se transforme en bolide de course tous feux allumés. Il est indéniable que le plaisir des artistes à être sur scène est communicatif et qu'au delà d'être un projet rassemblant divers genres artistiques, cette chorégraphie est une rencontre enrichissante pour tous ceux qui y participent, spectateur y compris.

Le rapport à soi et le rapport à l'autre s'expérimentent et s'expriment dans cette œuvre à travers le regard mais aussi à travers le contact physique, la peau en étant le vecteur privilégié.

Comme l'écrit si bien Nico Helming «...il y a une mémoire du

regard comme il y a une mémoire de la main, tout corps se souvient de chaque rencontre, il reste une trace... C'est dans la façon dont on touche, par un geste, un regard, et de comment on est touché que l'autre me révèle dans tous les sens du terme. ... Ainsi mes mains te regardent et ton regard me touche, inventant cette autre langue à partir de milliers de mémoires dansées».

Sur scène, les frontières se franchissent, les rôles et places s'intervertissent. L'énergie des uns puise sa source dans l'énergie des autres, corps et notes mêlés. Une façon pour chaque artiste de nous dire que nous ne sommes pas condamnés à l'incompréhension de l'autre, ni à une société de concurrence, bien au contraire.

La notion de handicap n'existe que par la confrontation avec la norme et l'adaptation que nous imposent nos systèmes sociaux. A contrario, la danse permet de valoriser la singularité. Elle est un outil exceptionnel de dialogue et de communication entre individus, et ce, quelles que soient les entraves corporelles, intellectuelles, relationnelles générées par le handicap. «... Et le jour prend forme sous mon regard» est une pièce chorégraphique prenante qui ne peut nous laisser insensible, car elle touche à ce qu'il y a de plus profond en nous. C'est une aventure humaine qui nous emmène à la découverte de l'essentiel, c'est-à-dire, de soi et de l'autre.

Au Grand Théâtre de Luxembourg le 24 février à 20 heures. Prix: 19 euros (9 euros pour les jeunes). Réservations au 47 08 95 1 et sur www.luxembourgticket.lu. Infos: www.kulturhaus.lu

Fusion des éléments et poudre de Perlimpinpin

Exposition Gérard Cambon à la galerie Schortgen

PAR NATHALIE BECKER

La galerie Schortgen à Luxembourg promet depuis plusieurs années la production chargée de poésie et d'humanité de l'artiste Gérard Cambon.

Né à Toulouse en 1960, diplômé en sciences politiques mais artiste autodidacte, Gérard Cambon est une sorte de ferrailleur un peu alchimiste, Pierrot rêveur, Gepetto malicieux et inventif qui, de tout un bric à brac improbable, crée des drôles de véhicules à l'allure Steampunk, des manèges enchantés que Pollux ou Aglaé n'auraient pas renié, des Tours de Babel d'où surgissent de drolatiques petits bonhommes en papier mâché et des dresseurs de petites fioles multicolores dignes d'un cabinet de curiosité.

Il est ainsi Gérard Cambon, un artiste singulier, authentique qui décline son «Raw Art» hors de frontières de l'Hexagone. En effet, les États-Unis se l'arrachent, adorent ses pièces fantasmagoriques et l'ont récemment invité à participer à la «Outsider Art Fair» à New-York, une exposition de référence consacrée aux arts en marge.

Sous l'intitulé «L'avventura», l'actuelle exposition personnelle de Gérard Cambon à la galerie Schortgen de Luxembourg nous entraîne dans le monde de la fusion d'éléments hétéroclites, dans l'univers de l'objet jeté, oublié, rouillé, brinquebalant, remis qui sous l'effervescence imaginaire de l'artiste devient une œuvre d'art. L'artiste explique: «Mon but, c'est de toucher l'imaginaire des gens. Je veux qu'ils s'approprient mes mobiles, mes bas-reliefs et tout le reste, qu'ils se créent leurs propres histoires, qu'ils se fassent leur cinéma. Je recherche une émotion, une réminiscence, un rêve. Pour cela, j'ai

besoin du figuratif, de l'humain, de la vie...».

Et il est vrai que nous laissons aller à la rêverie devant certains de ses bas-reliefs en particulier ceux de la série «Rieumes», nom du village de Haute-Garonne où vivait la grand-mère de l'artiste.

Humus de la poésie

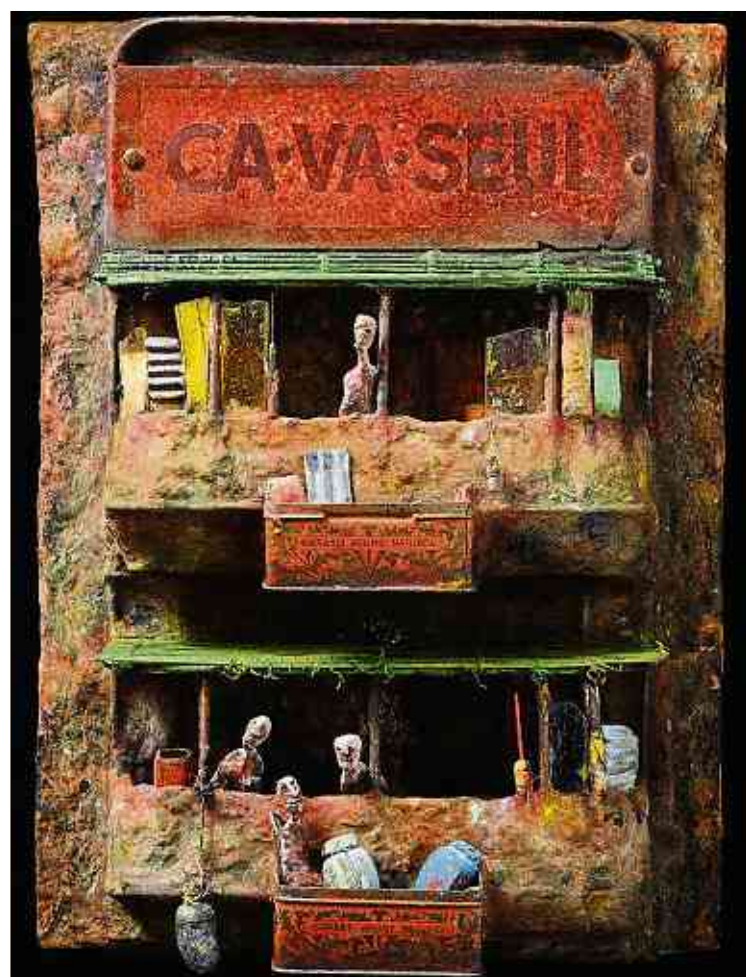
Et c'est justement avec la grille de son jardin qu'il a constitué la structure de ses petits habitats troglodytes qui tiennent autant de la façade d'un palais de Maharajas du Rajasthan que d'une étrange fourmilière d'où surgissent d'empresés telles des vigies, de petits personnages rieurs. Et il y a cette matière particulière terreuse, sorte d'humus de la poésie et de l'humanisme de cet attachant artiste.

La galerie nous propose également de découvrir des pièces de la série «Elixirs» dans laquelle l'artiste se fait apothicaire ou plutôt inventeur de philtres, potions et autres cocktails contenus dans des fioles, des flacons remplis de pigments, d'huiles ou de graines rassemblés dans des présentoirs qui nous évoquent des balcons de théâtre.

Et de nouveau, les bonhommes de papier mâché observent, scrutent, cherchent leur philtre d'amour ou leur élixir de Jouvence. Le mystère reste entier sur la composition des potions comme sur la réelle motivation de l'artiste qui joue aussi bien avec la symbolique qu'avec la matière brute.

Après tout, pourquoi chercher à percer au jour cette production? Son aspect intrigant et décalé suffit à nous nourrir et à nous réjouir.

Jusqu'au 27 février à galerie Schortgen, 24, rue Beaumont, Luxembourg. Ouverte du mardi au samedi de 10.30 à 12.30 heures et de 13.30 à 18 heures.



Une fusion d'éléments hétéroclites.

(PHOTO: GALERIE SCHORTGEN)